

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions un prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications que l'on voudra voir être adressées à SENECALE L. FERRER, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Nous prévenons nos abonnés de la campagne que l'*Omnibus* n'étant pas un journal politique, ils n'ont aucun frais de poste à acquitter.

Montréal, Samedi, 23 Juillet 1860.

SOYONS-UNIS.

Dans le plus saint, le plus éloquent de tous les livres il y a quelque part une phrase, bien simple, bien claire et d'une portée immense dont le développement exigerait des volumes : *toute maison divisée périra* : ces quelques mots renferment tout à la fois une grande vérité et un grand avertissement.

De même que si dans la demeure d'un père de famille, les sœurs ne s'accordent pas avec les frères et que ceux-ci à leur tour se montrent indociles à l'autorité paternelle, la ruine les atteindra tous infailliblement, de même aussi, un peuple entier, qui après tout n'est qu'une grande famille, finira tôt ou tard par tomber et s'anéantir lui-même, si la discorde et la désunion règnent chez lui en souveraines.

L'histoire du monde rappelle de siècle en siècle de ces grandes catastrophes, et à l'heure même où nous écrivons, le manque d'union chez les grandes nations catholiques du vieux continent est cause que l'Italie vera peut-être une armée victorieuse venir camper insolemment devant Rome la sainte, et envahir le palais du plus auguste des rois, du plus saint et du plus doux des pontifes.

À quoi donc serviraient les enseignements de l'histoire et ceux même de notre propre expérience, si nous ne pouvons en tirer profit.

N'avons-nous pas eu entre nous assez de luttes, assez de combats ? N'avons-nous pas assez longtemps affligé la patrie de nos divisions intestines ? Ne sentons-nous donc point que toutes les fois qu'un de nos frères tombe meurtri sous nos coups, la patrie, notre mère commune, pleure et se voile la face ?

Jusqu'à quand oublierons-nous que Dieu est juste et qu'il punit ceux qui font pleurer leur mère.

Soyons donc unis une bonne-fois, oublions à jamais de vieux ressentiments, de vaines querelles de partis, où le plus souvent ce ne sont point les principes, mais les susceptibilités plus ou moins chatouilleuses de notre amour propre qui se trouvent en jeu, et marchons, les rangs serrés, et sous le même drapeau, à la conquête de notre émancipation.

Si nous voulons un jour vivre comme peuple, compter comme peuple, et nous distinguer comme peuple parmi les nations, nos aînées, n'ayons qu'un seul et même guide, notre foi, qu'une seule et même voix, notre belle langue française, qu'un seul et même

but, notre indépendance nationale; et bientôt, des rives du Golfe jusqu'aux mille îles, flottera un étendard béni et respecté, car il sera celui de citoyens libres et généreux qui auront su garder intacts la foi, les mœurs et les institutions de leurs glorieux ancêtres.

À propos d'un voyage.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une nouvelle fort intéressante intitulée *à propos d'un voyage*, que nous devons à la plume élégante et facile d'un Canadien de mérite, notre ami et collaborateur.

Nos lecteurs liront sans doute avec un vif intérêt cette spirituelle page de littérature, pour laquelle nous félicitons sincèrement l'auteur. En le priant de vouloir bien agréer en échange le tribut de nos justes éloges et de nos remerciements, nous l'engageons à cultiver son talent d'écrivain et à doter souvent l'*Omnibus* de ses charmantes productions.

LE LUXE.

Lecture par Paul Stevens à la salle de l'institut Canadien-Français.

Un littérateur, quels que soient son origine et sa nationalité, le sujet qu'il développe dans ses discours ou dans ses livres, qu'il déroule sous nos yeux, comme en un brillant panorama, les splendeurs de l'antiquité ou des siècles modernes, philosophe, poète ou historien, pourvu que ses paroles s'inspirent des enseignements de la justice et du bon sens, cet homme est une gloire pour la patrie qui lui a donné le jour; mais de quelle plus grande estime ne doit-on pas environner l'écrivain qui, au lieu de renfermer ses productions dans le réseau de considérations spéculatives et abstraites, et de déployer aux regards de ses semblables des tableaux artistement dessinés, mais dépourvus d'intérêt local et d'actualité, s'efforce par des peintures aussi frappantes que fidèles, d'éclairer son époque sur les dangers qui l'envahissent et sur les plaies sociales qui entravent sa prospérité.

Telle est la classe de littérateurs où mérite d'être placé l'écrivain qui déroulait mercredi soir en présence d'une assemblée d'élite, dans une série de saisissantes peintures, les ruines et les victimes qu'entasse le luxe au sein des sociétés.

Dans deux lectures précédentes, Paul Stevens avait traité devant nous avec une rare habileté deux sujets d'une importance malheureusement trop locale, l'intempérance et l'émigration. Restait encore une troisième thèse à développer, les tristes effets du luxe. Ce travail était un travail difficile, épineux et délicat; l'auteur n'a cependant

hésité devant aucun obstacle, il les a tous abordés hardiment et à visage découvert; corps à corps avec l'ennemi qu'il attaquait, il l'a dépouillé de son masque, mis à nu, et montré dans toute sa ruineuse laideur à l'assistance qui l'écoutait. Ses esquisses n'étaient sans doute pas élogieuses, mais elles avaient toutes un cachet si frappant d'exaltation et de fidélité que d'enthousiastes applaudissements lui ont témoigné qu'il avait touché juste et que ses paroles avaient été comprises; et d'ailleurs, quand un écrivain comme Paul Stevens est assez sûr de lui-même, pour éclairer ses proches sur les plus dures vérités sans outrepasser les bornes des convenances et de la délicatesse, quand à la franchise de ses enseignements, à la hardiesse de ses conceptions, à l'indépendance de ses allures et à la vigueur de touche de sa plume, il unit encore l'éclat et la noblesse du langage, il peut et doit descendre franchement dans l'arène, sûr de ne rencontrer sur son passage que de sincères éloges et de nombreuses sympathies.

Nous n'hésitons pas à déclarer, que de toutes les productions offertes par Paul Stevens au public canadien, son travail sur le luxe est sans contredit le plus remarquable et le plus beau. Des œuvres d'un aussi vrai mérite ne peuvent manquer de produire dans les masses les plus utiles résultats et sont à la fois, une gloire pour l'intelligence chrétienne qui les a créées et un bienfait pour la nation qui les reçoit. Le grand nombre de divertissements qu'offrent aujourd'hui aux citoyens de Montréal les troupes dramatiques et les concerts, ont malheureusement empêché le lecteur d'avoir un auditoire aussi nombreux qu'il le méritait.

Fort heureusement pour le public de Montréal, nous apprenons que ces pages magifiques seront relues après les fêtes du mois d'août, au Cabinet de Lecture Paroissial. Nous osons leur prédire d'avance un grand et légitime succès, dont celui de mercredi n'est que l'avant-coureur, et qui les accueillera à Québec, à Trois-Rivières, à St. Hyacinthe, partout enfin où cet habile peintre de mœurs se présentera devant des dames canadiennes et de vrais Canadiens.

CORRESPONDANCES.

Nous avons reçu par l'entremise de M. Guilbault les plaintes suivantes, elles émanent de l'ours gris reconnaissable à son anneau dans le muffle.

M. les Rédacteurs,

Depuis quelques jours, on a fourré à côté de moi un petit bipède, dans une cage en osier, munie d'un perchoir et d'un crachoir. Autant que j'ai pu le dévisager jusqu'ici, j'ai remarqué qu'il était presque aussi velu que

Plaisirs et Divertissements.

Théâtre Français. — Jeudi a eu lieu, la première représentation des *Mémoires du Diable*. Il y a eu grand succès sur toute la ligne, chacun s'est parfaitement acquitté du rôle qu'il avait à tenir. La salle était comble, et les applaudissements n'ont pas manqué à M. Talbot-Robin qui a été on ne peut mieux secondé par toute la troupe. Jamais l'ensemble n'a été plus parfait, et le succès plus franc, plus complet pour notre petite troupe française. Hier a eu lieu la seconde représentation des *Mémoires du Diable*. Ce soir Picolet et le Bourreau des Crânes. On nous annonce pour jeudi prochain le magnifique drame-vaudeville : *Les Filles de Marbre* pour lesquelles l'administration prépare à grand frais des décors et des costumes nouveaux.

Opéra Italien. — La troupe italienne nous a fait ses adieux hier au soir dans une magnifique représentation au bénéfice de la Signora Ghioni. Nous souhaitons aux artistes autant de succès à Québec qu'à Montréal et leur disons au revoir, non pas adieu !

PROFILS ET GRIMACES.

DECLARATION D'AMOUR.

On nous assure que la déclaration suivante a été envoyée à son adresse.

A.M. Maximilien ba be bi bo bu.

Cher,
Depuis que je t'ai vu, de ma fenêtre, avec tes gants violets et ta queue de morue, ton image me poursuit partout ; j'en ai perdu l'appétit et le sommeil.

Sans doute la pudeur qui est l'apanage de mon sexe condamne cette déclaration : l'amour ardent que j'éprouve pour ton physique et tes gants violets est ma seule excuse.

Je suis veuve, tu le sais ; on me dit belle ; ma chevelure surtout a enflammé bien des cœurs, et je ne porte pas de crinoline. Nous pourrions être si heureux à deux !... ah cher ! pense-y, interroge ta belle âme et réponds. Je ne mettrai que deux conditions à la possession de ma main. D'abord tu te couperas toute cette vilaine barbe qui défigure tes traits délicats et mignons, tu ressembleras alors à une catin en plâtre, (*emplâtre*), et ensuite, tu me permettrais d'allumer le feu, tout l'hiver, avec les brochures que t'a imprimées l'infatigable Cérat, et tu ne le reverras plus de ta vie, ce vilain ! car je veux ton bonheur.

Réponds au plus-tôt, cher, et crois-moi bien ton humble servante qui t'aime et t'envoie un beau bec en pincette.

PAULINE.

[Petit dialogue qui a eu lieu mercredi dernier, rue St. Lambert en face de la pompe].

— Dites-donc, ba, be, Bi, Bo, bu, avez-vous lu l'*Omnibus* ? Les quatre gradins vous y abiment d'une affreuse manière.

— Quoi ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'ils disent, infatigable Cérat ?

— D'abord, ils se fichent de votre pamphlet...

— Si ce n'est que ça, nous leur en vomirons un autre...

— Ensuite, ils prétendent que vous ne valez pas un coup de botte quelque part...

— Ah ! ils ont dit ça ! Eh bien ! vous allez voir, mon cher, comme je vais les embêter. Avez-vous mis mon pamphlet à l'Institut Canadien-Français ?

— Oui, parbleu !

moi, et il n'aurait rien d'autre chose bien remarquable dans son physique, si ce n'est l'extrémité de ses pattes qui sont violettes et quatre yeux qui garnissent son effroyable binette. Son séjour près de moi ne m'occuperait beaucoup, si ce n'était les fréquents dérangements que me cause une foule de curieux qui tout en criant ba, be, bi, bo, bu, m'envoient de temps à autre des petites roches qui ne sont pas sans doute à mon adresse.

Ce qui me scie encore davantage, MM. les Rédacteurs, c'est d'entendre continuellement ce bipède-là qui pousse nuit et jour des cris affreux tels que, Garibaldi, les Turcos, Sagamos, Napoléon III, la cantate, la milice, et l'Autriche et une foule d'autres sons qui m'embêtent horriblement.

J'espère, messieurs, si ours que je sois, que vous intercéderez en ma faveur, près de M. Guilbault, pour faire ficher à la porte cet intrus-là, et si pour obtenir ce bienfait, il fallait jeûner trois fois la semaine, je suis prêt à subir ce sacrifice, d'autant plus que l'odeur de sa cage me suffoque et que les papperasses de Cérat sur lesquelles il couche et qu'il jette effrontément sur les curieux, infectent le voisinage.

GRAY BEAR.

FAITS DIVERS.

La Cantate. — Nous apprenons à l'instant, et nous reviendrons à ce sujet qui est très important, nous apprenons, disons-nous, que le comité de réception qui a offert \$750 à l'Union Musicale, pour l'exécution de la cantate, a voté une somme de \$2,500 pour faire venir de New-York une troupe italienne, qui donnerait un grand concert après la cantate dans l'immense salle qui est en construction au ce moment. Nous voyons avec peine qu'une semblable mesure ait été prise. Cette dernière action vient parfaitement légitimer les craintes que les Canadiens avaient manifestées à cet égard. C'est une injustice criante envers l'artiste, le grand musicien, (n'en déplaise à M. Bibaud, jeune !) qui depuis 5 mois sacrifie son temps à la réalisation de cette grande œuvre !

— Le prince de Galles a dû quitter St. Jean jeudi matin. Bientôt nous aurons la nouvelle de son arrivée à Halifax.

— Le bruit suivant courait hier en ville ; le banquet que le G.-T. se proposait d'offrir au prince de Galles, n'aura sans doute pas lieu, vu les dépenses que cela nécessiterait, dépenses qui ne feraient que gréver davantage cette compagnie dont les affaires se trouvent déjà en assez mauvais état. Si tel était le fait, nous approuverions cette détermination, car, après tout, qui paierait les frais de la bombance ?... le peuple qui en paie assez sans cela.

— Au nombre des passagers que le *Vanderbilt* a emmenés à New-York, se trouve M. le colonel Cipriani, aide-de-camp du prince Napoléon. M. Cipriani devance de quelques jours le prince, qui doit prochainement arriver à New-York, à bord de la corvette à vapeur *Cassard*.

— En référant à nos colonnes d'annonces, nos lecteurs verront que M. L. J. Prégon, libraire, vient de mettre en vente une jolie cantate, intitulée le *Pape-Roi*, dont nous avons déjà dit quelques mots. Cette cantate que M. Gustave Smith a composée à l'occa-

sion de la distribution des prix aux élèves du Sacré-Cœur, est, au dire de plusieurs connaisseurs, irréprochable et belle. Nous engageons les amateurs de bonne musique à se procurer le *Pape-Roi* qui est en vente chez tous les libraires de Montréal ; prix : un écu.

M. Smith profite de cette circonstance pour informer le public qu'il a établi son domicile à Montréal et non au Sault-au-Récollet, comme plusieurs le croient.

— Le manque d'espace nous force à remettre au plus prochain numéro plusieurs articles et faits divers.

ECHOS.

(Chez Mochie, Rue Notre-Dame).

— Garçon, comment nommez-vous cette crème ?

— Crème fouettée, Monsieur.

— On a eu raison de la fouetter, car elle est bien mauvaise.

UN PANTALON UNIQUE.

Un pauvre diable n'avait qu'un pantalon unique qu'il avait donné à sa blanchisseuse. Forcé de l'attendre en queue de chemise, il disait en soupirant : " J'irais bien chercher mon pantalon, mais pour y aller, il faudrait que je l'eusse."

UN ENFANT SOUS-ENVELOPPE.

Un monsieur des environs, voulant faire insérer dans notre journal la naissance de sa fille nous a envoyé la notice suivante :

Messieurs les Rédacteurs,
" Je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille la naissance de ma fille que vous recevrez ci-incluse."

UNE MONTRE EN RETARD.

" Ma montre retarde de deux heures, disait hier un clerc-avocat à un autre étudiant. La miennne répondit celui-ci, retarde de 40 piastres. Il Pavait mise chez Malo."

AU JARDIN GUILBAULT.

— P'pa, ces canards-là c'est y des oies ?

— Mon fils, ce sont des cygnes.

— Des cygnes de quoi, p'pa ?

— Des cygnes d'eau, mon fils.

— C'est donc qu'il va pleuvoir, p'pa ?

AU RESTAURANT COMPAIN.

— Garçon, l'addition.

— Voilà, monsieur !

Le consommateur jette un regard sur la note : sa figure se crispe, ses cheveux s'horripilent.

— C'est une horreur ! s'écrie-t-il assez haut.

— Il y a une erreur ? reprit le garçon.

— Monstrueuse ! je lis ici une omelette avec un seul 7 !

— C'est facile à rectifier, dit le garçon qui s'empare de la note et la rapporte un instant après ainsi rédigée :

Une omelette et deux thés, 2 francs 25 cents.

EPIGRAMME.

Les enfants sont ce que nous sommes,
Ils ont nos goûts, nos sentiments ;
Les enfants sont de petits hommes
Et les hommes de grands enfants.

— Dites-moi, Monsieur Moutonnet, quel est le chanteur le plus à plaindre ?

— C'est celui qui ne peut parvenir au ministère.

(Au ni ni se taire.)

—Eh bien ! je prends ma plume, et je vais de ce pas donner d'un aiguillon au poète qui a composé la cantate...

—Qu'allez-vous lui faire, ba, be, Bi, Bo, bu ?

—Je vais ajouter de ma plus belle main au paragraphe qui le concerne, que ce monsieur est le plus affreux des Turcos ; ça le vexera au point qu'il n'osera plus se montrer dans les rues, ce gibier-là.

—Oh ! monsieur le professeur, que vous avez de belles idées ! Je n'en reviens plus... si l'on m'en disait autant, je crois bien que j'irais me jeter à l'eau ; cependant, quoique votre inspiration soit excellente, je suis sûr qu'un nouveau pamphlet les embêterait bien davantage....

—Coquin d'infatigable Cérat !... tu y prends goût, n'est-ce pas ?... sois tranquille, ma prose ne te fera pas défaut... mais pour en revenir à nos gaillards, je ne me contenterai pas d'ajouter au paragraphe du poète, qu'il est un affreux turco ; tiens, mon cher, voici ce que je vais mettre encore, comme péroraison, au bas de la brochure :

"Napoléon, qui est fort laid, envoie au Canada tout ce qu'il a de plus affreux en fait de Turcos, pour s'emparer du pays, et ce gibier commence à se recruter ici insensiblement. Ne serait-il pas temps de lâcher la mitraille ?"—(sic).

—Qu'en dis-tu mon Cérat ?

—Oh ! parfait ! ce post-scriptum est un coup de boutoir.

—Et si ça ne suffit pas, nous publierons, la semaine prochaine, un pamphlet de douze pages, dans lequel nous éreinterons la France, le grand musicien, la Belgique, l'écrivain cynique, le gibier à figure brutale, espion de Garibaldi et de Napoléon, le poète insipide, l'empereur, l'impératrice, le consul français et son secrétaire, l'Autriche, l'Amérique, le Canada, l'union Musicale, le prince de Galles, la mitraille et la police.

—Assez, assez, ba, be, bi, bo, bu, si vous éreintez tout cela d'un seul coup, il n'y aura plus rien à éreinter... il vaudrait bien mieux faire un pamphlet particulier pour chaque individu.

—Allons, mon ami Cérat, je vois bien que tu seras toujours infatigable ; mais ne t'alarme pas, quand j'aurai fini d'éreinter tout ce monde, si ça les embête, je recommencerai.

—Ah la bonne heure ! je reconnais bien là le savant auteur des Saganos—mais à propos, j'oubliais que je suis attendu au bureau de la Grépe—j'y cours en toute hâte.

—Et moi, je vais donner mon cours de droit au collège Ste. Marie.

VARIÉTÉS.

A PROPOS D'UN VOYAGE.

Il y a peu de jours, je quittais Montréal par la ligne du Champlain et du St. Laurent me rendant à l'Etat du Vermont. J'accompagnais dans sa famille une de mes parentes, élève de la Congrégation de Notre-Dame. C'était la première fois de ma vie que j'allais mettre le pied sur le sol de la Grande République Américaine.

Une nouveauté monte beaucoup l'imagination et l'on m'avait conté tant d'histoires sur les difficultés d'un voyage de ce genre à travers les Etats-Unis que je me reprochais quasi ma témérité.

Ma famille s'imaginait ne plus me revoir et quand mon charretier arriva à 6 heures du matin pour me conduire au bateau à vapeur, il me fallut faire appel à mon grand

courage, pour dire adieu à mes *amis* en larmes.

Un ouvrage commencé, dit le proverbe, est déjà à moitié fait. Cette éclatante victoire remportée sur mes sentiments, remonta mes esprits, et je jetai un dernier regard sur les êtres chéris que je laissais derrière moi.

Quelques instants après, je faisais arrêter mon charretier à la porte du parloir de la Communauté, pour prendre ma parente qui arriva bientôt accompagnée des bonnes sœurs. Les recommandations, les excellents souhaits et les admirables promesses de ces dames dissipèrent entièrement mes inquiétudes et dès ce moment je me sentis la force d'un vieux voyageur.

La voiture reprit ensuite la route pour nous conduire au bateau qui fait la traversée entre Montréal et St. Lambert. Il me semble que la compagnie devrait avoir un peu plus d'égards pour les voyageurs et les faire passer ailleurs qu'à travers les quarts de fleur. Pour se rendre au salon, il fallut pour ainsi dire escalader la malpropreté en exposant nos habits à prendre des couleurs très disgracieuses, non seulement pour les messieurs, mais encore pour les dames. Il est vrai que ce jour-là, c'était un bateau emprunté, mais comme la compagnie ne doit pas s'en servir pour rien, elle devrait aviser à ce que les passagers n'en souffrent pas.

Un coup de cloche ou un coup de sifflet donne le signal du départ.

Le départ, quelque agréable qu'il soit, ne laisse pas de vous prendre par les *sentiments*. Nos regards s'amusaient à voir fuir loin de nous, le foyer, la famille et très souvent nos *amours*. Disons-le avec sincérité, nous ne pouvons perdre de vue le lieu de notre enfance sans un triste serrement de cœur. Pour ma part, la distance seule put endormir un peu le souvenir de ma cité natale que le roi des fleuves regarde avec orgueil.—Tous les passagers étaient montés sur le deuxième pont du bateau, et comme moi, prenaient plaisir à regarder de côté et d'autre.

Notre ville, aperçue du fleuve, à une heure matinale, présente un coup d'œil magnifique avec son mont royal, ses palais, ses églises et son port remarquable. L'air est alors si pur et le temps si serein !

A droite vous apercevez le Pont Victoria qui se dresse comme un géant sur un autre géant, d'une rive à l'autre, et à gauche, l'île Ste. Hélène dont les verts bosquets charment la vue.—Le bateau met à peu près un quart d'heure, à faire la traversée, en sorte que l'on est bientôt privé de ce que l'on aime à voir !

Hélas ! le chemin de fer qu'il faut ensuite prendre jusqu'à Burlington, dissipe rapidement nos rêveries qui n'ont plus de place dans ses chars ! Le seul amusement qui vous reste, est le petit *carreau* à travers lequel l'œil saisit au vol la *dansé des arbres*, la campagne fière de ses moissons, de ses bocages et de son air embaumé.

Dans les chars, impossible de faire aucune *connaissance*. Le bruit étouffe la voix et le cœur est sans inspiration. Ma parente était blotie dans un coin et moi, je m'amusais de temps à autre avec certaines figures tantôt repoussantes, tantôt gracieuses.

J'aurais voulu voir là mon spirituel collaborateur *Ascanio* ; comme il s'en serait donné tout à son aise ! Tout le monde porte empreinte sur sa physionomie une certaine froideur qui contraria un peu mes habitudes, car je suis accoutumé à ne voir que de *bonnes grosses figures* et de riants visages.

Une chose qui m'ennuyait, c'était d'avoir sans cesse mes billets de passage à la main pour les soumettre à un employé, dans le fond très poli, mais très importun à cause de sa charge.

Ensuite, j'avais la surveillance de mon sac et de mon parapluie, ce qui gênait mes libertés, chose que je n'aime guère, pas plus que les chemins de fer !

Quand l'employé ne demandait pas nos billets, ils nous jetaient par les oreilles le nom des différentes places où il faut arrêter. Je prenais toutes les précautions du monde pour voir quelque chose dans ces occasions-là et quand j'avais pu voir le toit d'une maison avec sa cheminée, c'était bien beau ! mais c'était si rare, que je préférerais répondre aux aimables questions de ma voisine !—Ma voisine avait deux défauts, n'en déplaise à mes charmantes lectrices ! la vue courte et le nez fort long ; au point que je redoutais toujours une collision entre nous ; c'était d'autant plus à craindre que je suis assez bien pourvu moi-même de l'article en question. Mais ma voisine avait une conversation des plus aimables. Il n'en fallait pas davantage pour m'intéresser à sa personne, le reste m'occupant fort peu.

J'étais fort embarrassé pour lui répondre, car elle me questionnait sur son pays ; je n'aurais pas voulu lui avouer que je lui faisais ma première visite, et qu'au lieu de pouvoir lui communiquer le résultat de mes observations, j'avais infiniment plus besoin de connaître les siennes.

Chacun son orgueil, moi je vous dis le mien.

Notre voix était souvent étouffée par le bruit des chars roulant, et comme c'est un oiseau si rare que les *connaissances* faites en voiture, je prétais de mon mieux l'oreille, mais souvent je perdais beaucoup de sa causerie et plus souvent encore je n'y comprenais rien du tout.

Dans ce temps là tout le monde a de l'esprit, et je n'hésite pas à dire que ma voisine en avait beaucoup. Mais elle s'aperçut elle-même qu'il fallait renoncer à notre colloque et en véritable américaine, elle me tourna le dos et me laissa seul avec mon petit bonheur. Je profitai de ce revers de fortune pour voir si mon sac et mon parapluie étaient encore près de moi. Avant de partir, on m'avait bien recommandé d'avoir soin de mes effets, car dans les *Etats*, me disait-on, tout disparaît comme par enchantement. Je venais d'en voir un exemple, et je n'en voulais pas voir deux !

Tout à coup l'employé nous crie : "*Rousses Point*." Je me dressai alors sur mes deux jambes pour prendre un aperçu de l'endroit. J'eus le temps de voir le lac, un hangard et un pont *mortel* jeté sur le Richelieu et le Champlain qu'il fallait traverser pour prendre l'Etat du Vermont. C'était un pont en plein air, comme les américains savent en faire, bâti sur piloti et ressemblant à un hor-

rible squelette propre à donner la chair de poule à un moins courageux que moi.
 Diable de pont ! j'étais tout de même fort content après l'avoir franchi. Je regardai aussitôt mes compagnes et mes compagnons de voyage ; ce passage épineux était pour eux une chose fort ordinaire et moi qui trouvais cela très extraordinaire, je ne pouvais revenir de mon étonnement ! Aussi ne suis-je point revenu par là.

FRIDOLIN.

A CONTINUER.

Descendez lentement non dangereux premier ;
 Montez bien doucement non pénible dernier ;
 Célébrez dignement le jour de mon entier.
 L'énigme du précédent numéro est ; mi-graine.



THÉÂTRE FRANÇAIS
 DE MONTREAL.
SALLE BONAVENTURE.

Directeur et Locataire - - M. H. VILBON.

Samedi, 28 Juillet
 Seconde Représentation de
LE BOUREEAU
DES CRANES,

Comédie Vaudeville en 4 Actes dont Prologues de M. Siraudin.

PICOLET,

Vaudeville en 1 Acte de M. Demery.

ON COMMENCERA A 8 HEURES.

CHEF D'ORCHESTRE..... M. HENRI GAUTHIER.

Premières..... 50 cents.
 Secondes..... 37½ "
 Galeries latérales.... 25 "

Les sièges réservés peuvent être obtenus chez M. H. Prince, rue Notre-Dame.
 21 juillet 1860. p-c

Chez L. J. Pregon,
RUE NOTRE-DAME
 (VIS-A-VIS LE SEMINAIRE)
 Et chez tous les libraires et marchands de musique.

LE PAPE-ROI
 Scène religieuse pour voix du Soprano, avec accompagnement de Piano, composé par Gustavo Smith.
 Le même morceau peut être chanté en chœur et les personnes qui prendront 12 copies du chœur recevront *gratis* une grande copie avec accompagnement.
 23 juillet.



THÉÂTRE ROYAL.

Locataire et Directeur..... M. J. W. BUCELAND.

Samedi, 25 Juillet

On jouera le drame en 2 actes intitulé :

FLOATING BEACON

On terminera par le drame en 2 actes de Samuel Lovers, intitulé :

WHITE HORSE OF THE PEPPERS

Loges privées : 84 ; Premières : 57½ ; Secondes : 37½ cts. ; Parterre : 25 cts.
 Les portes sont ouvertes à 8 heures moins quart et le spectacle commence à 8½ heures.

Montréal, 21 juillet 1860.

L. J. PREGON,
LIBRAIRE,
 RUE NOTRE DAME,
VIS-A-VIS LE SEMINAIRE,
MONTREAL.

A constamment en mains un assortiment varié de livres de piété, d'histoire et d'école ; fournitures de bureaux, images de toute sorte. Relieurs et encadrages exécutés sous le plus court avis.
 25 juillet.

I. SAMSON
 IMPORTATEUR DE
BIJOUTERIE ET D'HORLOGERIE
 FRANÇAISES
192 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

Invite le public à visiter son magnifique assortiment de Bijouteries, d'Horlogeries, de de Stéréoscopes, Parfumerie et autres articles de Fantaisie provenant des meilleurs fabricants français, allemands et anglais qu'il vend à des prix excessivement réduits.
 Un ouvrier est chargé des réparations.
 7 Juillet 1860. s-m

A L'ENSEIGNE DU GRAND TURC.
J. LAVIGNE,
 FABRICANT DE
TABAC ET DE CIGARES,
 No. 70, Rue Notre-Dame,
 VIS-A-VIS L'INSTITUT-CANADIEN
 MONTREAL.

Prend la liberté d'informer ses amis et le public en général qu'il a ouvert un Magasin de Tabac et de Cigares, et qu'il a toujours en main un Assortiment des mieux choisis.
 Montréal, 4 juillet 1860.

J. N. DUHAMEL,
MARCHAND-ÉPICIER
 COIN DES RUES
 Visitation et Lagauchetière
 Faubourg Québec,
MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment très varié de Groceries, Vins, Liqueurs, etc., etc., qu'il vend en gros et en détail et à des prix très réduits.
 Montréal, 11 juillet.

ARRIVÉE DU
PRINCE DE GALLES !!!

A. LAZARE,
CATHEDRAL BLOCK, MONTREAL.

A reçu dernièrement de Paris un magnifique assortiment de
Coiffures de Bal,
Robes de Soie,
Mantelets
Dentelles, Etc., Etc.,
 Qu'il offre en vente à des prix excessivement réduits.
 18 juillet. 3m

A. VERDON
MARCHAND ET MANUFACTUREUR DE
CHAUSSURES
 No. 197 Rue Saint Joseph
 MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment complet de Chaussures et fournitures pour Cordonniers, ainsi qu'un grand assortiment d'Empeignes.— Prix très réduits.
 7 Juillet. 3m

LAMONTAGNE & Cie.,
MARCHANDS ÉPICIER
 En Gros et en Détail,
 116 Coin des rues Brock et Ste. Marie,
 Maison ci-devant occupée par M. Vachoncur,
 MONTREAL.

Tiennent les premières qualités de Groceries, telles que : Sucres, Sirops, Riz, Café frais moulu, Raisins, Amandes de toutes sortes. Epices moulues, Marinades de Cross et Blackwell, Sardines à l'huile, Huile d'Olive ; aussi : Boissons de premier choix, telles que : Eau de vie, Gin, Vins, Whiskey en quart et en bouteille, etc., etc., etc.
 Montréal, 4 juillet 1860.

IMPRIMERIE
 DE
SENECAL & FRÈRE
 No. 25 Rue Saint Vincent,
 MONTREAL.